

MOTS D'AMOUR MAUX DE GUERRE

CIE LA STRADA

PAROLES DE POILUS
CHANSONS 1900

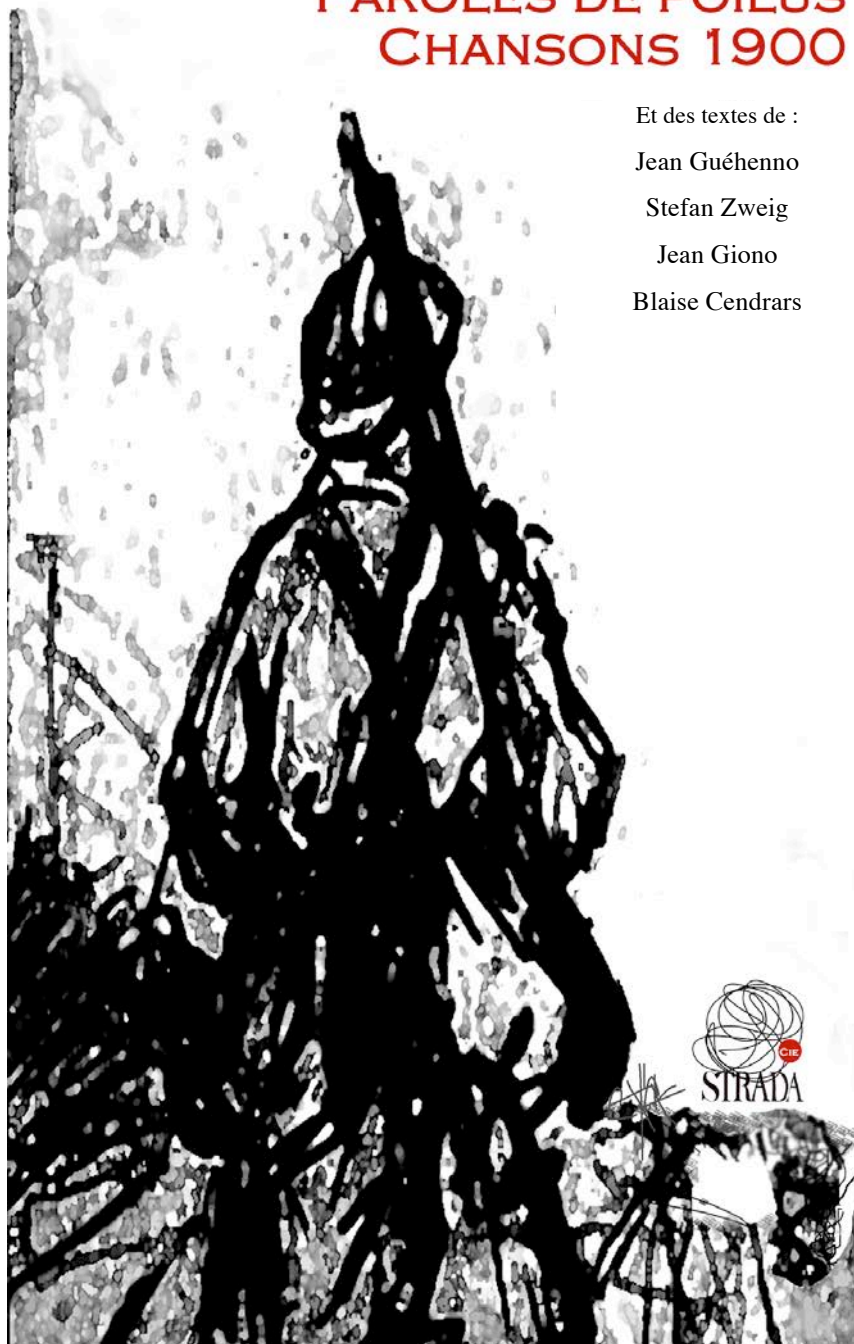
Et des textes de :

Jean Guéhenno

Stefan Zweig

Jean Giono

Blaise Cendrars



Un voyage littéraire et en chanson autour de la
première guerre mondiale.

Années 1900 ! Les paillettes d'un siècle nouveau...
C'était la mode des casquettes et des canotiers...
Les hommes fumaient les premières Gauloises...
Les femmes portaient des robes longues et des épingles à chapeaux...
La vogue des dactylos en goguette dans les guinguettes du bord de Marne...
Les premiers tangos, les premiers music-halls...

C'était la paix.
La promesse d'un siècle nouveau, d'une aube nouvelle.

Année 1914. Brutalement, la première guerre mondiale.

Patriotisme et enthousiasme cèdent rapidement la place au découragement,
à la colère, à la révolte, au désespoir.

Conçu à partir de textes littéraires (S. Zweig, J. Guéhenno, J. Giono ...),
de lettres de poilus et de chansons françaises de l'époque ,
Mots d'amour, maux de guerre, est un témoignage édifiant, un écrit de
mémoire indispensable d'où il ressort, que cette Grande Guerre, où tous
les hommes d'Europe parurent s'affronter pour se détruire, fut en réalité,
la première rencontre où ils se reconnurent.

Textes d'auteurs

Stefan Zweig
Jean Guéhenno
Jean-Pierre Guéno
Jean Giono
Blaise Cendrars

Lettres de poilus

Chansons françaises de l'époque.

*Un voyage teinté de ces émotions et sentiments
contradictaires, qui ont habité hommes et femmes tout
au long de cette période 1914-1918.
Certitudes, doutes, fierté, enthousiasme, fraternité,
patriotisme, solitude, colère, révolte, découragement,
notions de devoir et de sacrifice, espoir et désespoir,
accompagnent les différents témoignages des soldats et des auteurs et ne
cessent de nous interroger sur la nature profonde de l'homme.*

Petite forme pouvant être représentée en collèges,
en salles polyvalentes de communes ou villages,
en médiathèque ou en plein-air sur des sites historiques.

Quelques extraits des textes.

« Or nous avions vingt ans.
C'était un clair mois de juillet, et le soleil illuminait l'Europe.
Tout semblait prêt pour notre triomphe .
Nos pensées, comme la terre, mûrissaient.
Nous ne savions pas encore vivre, mais nous vivions.
Et la guerre fut là tout d'un coup, parce qu'un
archiduc autrichien, dont personne ne sait plus le nom,
avait été tué à Sarajevo.

Ces dernières journées de l'avant-guerre ont laissé le souvenir d'une grande fièvre.
Si elles furent les dernières d'un monde, d'une civilisation, nous aurons manqué
pour la plupart de la claire conscience qu'il eût fallu pour les vivre comme elles le méritaient.
Nous attendions.

Nous ne pouvions qu'attendre.
Ceux qui étaient la chair, l'âme, l'enjeu des prochains combats ne savaient rien,
ne décidaient de rien. Mais ils se sentirent soudain environnés d'égards
et d'honneurs. Partout, les ministres affirmaient que « la Patrie pouvait
compter sur ses enfants ».

Dans l'espace de quelques jours, il se fit en nous un étrange travail
de renoncement. Il nous fallut quitter tous nos rêves, cesser de
croire à tout ce à quoi nous avions cru. Nous avions cru si fort
en la sagesse humaine ! De bonne foi, nous avions pensé, que
depuis toujours, les meilleurs des hommes avaient été à
l'œuvre pour nous composer cette âme un peu juste et un peu
sensible, que nous sentions frémir en nous.
Et nous tombions dans cette barbarie .
La vie qu'on vénérât uniquement, que tout nous avait enseigné
à vénérer, il fallait la mépriser. Prêts pour tout le bien,
faire tout le mal. Non pas vivre et donner la vie. Mais mourir
et donner la mort. »

Jean Guéhenno (Journal d'un homme de quarante ans)

« La traversée de Commercy se fit au pas cadencé arme sur l'épaule.
Il importait de ne pas offrir le spectacle d'un
troupeau incohérent et flasque. Montrer à la population
les signes extérieurs d'une troupe organisée et
disciplinée. Dieu ! Que c'est long ce bourg ! Ma
baïonnette s'empêtre dans mes cuisses ; mon col tiré en
arrière m'étrangle... une – deux ! Vas-y, c'est beau !
Regardez, bourgeois, notre pas cadencé permet à votre
volaille de cuire en son four .
Par hasard, en levant les yeux, j'aperçus une fillette, jolie

et mièvre un peu... A voir ses yeux émus et admiratifs,
j'ai compris que sans doute nous étions beaux... et grands.
Nous allions par là-bas, où l'on meurt, où l'on est
défiguré, haché, déchiré... et nous y allons... au pas, au
son des cuivres aigus... Nous portons dans nos
cartouchières la mort. Nos fusils tuent. Nous sommes
forts et doux peut être... Nous sommes une bête formidable
qui pourrait broyer cette enfant, sans la voir, sans
entendre ses cris et sa plainte. Nous sommes un énorme
troupeau de formidables douleurs...
Sans accepter cette tâche, nous mourrons pour elle... »



Soir tendre.

Oh ! ce soir je suis tout frissonnant de tendresse.
Je pense à vous, je me vois seul, je me sens loin
Loin de tout ce dont mon cœur a tant besoin
Hésitant entre l'espérance et la tristesse.

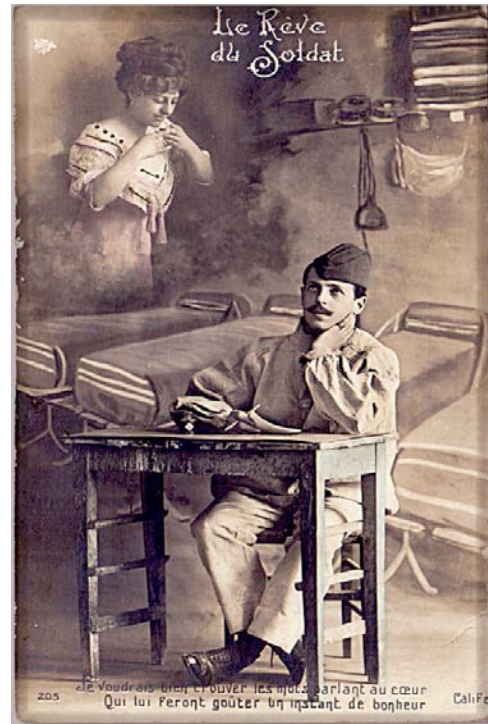
Comme un oiseau meurtri mon cœur las que tout blesse
Désirerait un nid très sûr, un petit coin
Où dans la quiétude et la douceur des soins
La douleur se fondrait vaguement en faiblesse.

Et des mots d'abandon, des mots mièvres et lents,
De ces mots que l'on sent monter du fond de l'âme
S'écouler de ma bouche à petits coups dolents.

Et je rêve de doigts légers, adroits et blancs

Qui sur mes yeux se poseraient frais et tremblants
Sinon des doigts de mère au moins des doigts de femme
Chassant la vision des souvenirs sanglants.

Soldat Marcel Rivier.



Jeudi 17 mai 1917

Pauvre Agneau,

Tu me vois couché, les yeux clos et c'est une épouvante.

Et moi j'ai peur de mourir. Au lieu de chasser l'image, je m'y complais, car la suggestion est directe et constante. Au lieu de passer sur ton regard le bandeau ouaté de l'illusion, je trace sur ton front, dans ton idée, une croix rouge !

Certes, je frôle si souvent la mort. Des champs livides des cieus funèbres s'allongent dans mes prunelles fixes et horrifiées si souvent, que, peut-être, sans secousse, délicatement je me devais de t'en effleurer, au cas où ton cœur s'endeuillerait de ma perte. Alors il ne faudrait pas trop pleurer, pleurer un peu, te souvenir, et refaire de la vie, de l'amour, de la joie d'aimer, et du bonheur de vivre. Si jeune ! Vingt ans ! Celui-là qui viendrait après moi et qui dirait je vous aime ! Il faudrait l'aimer, le chérir aussi, et partager le Destin ! Tu auras besoin de te faire un guide, un soutien, un protecteur, de te créer un foyer, le sanctuaire du foyer avec ses

promesses, ses récompenses... Et ce culte de vivre, il n'en faudrait pas rougir, mais t'en glorifier, ma chérie !

Avant-hier soir, dans l'encre bleue de la nuit, je parcourais sur la terre les signes de croix de l'au-delà... C'était l'éparpillement macabre du cimetière sans couverture, sans croix, abandonné des hommes, les gisements épars des cadavres innombrables, sans sépultures, le charnier à nu dans le grouillement des vers et dans les pluies d'obus qui continuaient. Plus d'un millier de cadavres se tordaient là déchiquetés, charriés les uns sur les autres... Je traînais dans la nuit vers les lignes, mon fardeau de pièces sur le dos ; je défaisais ; dans ma bouche, dans mes narines ce goût, cette odeur ; l'ennemi et le Français sympathisant dans le rictus suprême, dans l'accolade des nudités violées, confondus, mêlés, sur cette plaine de folie hantée, dans ce gouffre traversé de rafales vociférantes. L'Allemand et le Français pourrissant l'un dans l'autre, sans espoir d'être ensevelis jamais par des mains fraternelles ou pieuses. Aller les recueillir, c'est ajouter son cadavre dans cette fosse toujours béante, car insatiable est la guerre... Chaque nuit, nous longeons cette géhenne pétrifiée où s'agitent les spectres, le cœur chaviré, nous bouchant le nez, les lèvres crispées. Ô ma Georgette, je devrais te parler d'amour, et je te parle de ça !

Poilu Maurice Drans

PROGRAMME DES ŒUVRES CHANTÉES :

SOUS LES PONTS DE PARIS (1914) Jean Rodor / Vincent

NINI PEAU D' CHIEN Aristide Bruant

FROU FROU (1933) Montreal /Blondeau /Chateau

LA BUTTE ROUGE (1923) Montéhus / G. Krier

LA CHANSON DE CRAONNE (1917) Anonyme /Adhémar

LE CRI DU POILU (1916) Vincent Scotto

TOUT FOUT LE CAMPP (1939) R. Asso/Juel

AU BOIS LE PRETRE (1915) Lucien Boyer

MA P'TITE MIMI (1916) Théodore Botrel

SOMBRE DIMANCHE (1936) J. Marèze / Seress Rezs

LETTRE D'UN SOCIALO (1914) Montéhus

DISTRIBUTION :

Catherine TOUSSAINT	Comédienne
François CANCELLI	Comédien
Jean Jacques BOULET	Accordéoniste et chanteur

CONDITIONS TECHNIQUES :

Espace scénique minimum souhaité : 5 m X 5 m

Temps d'installation : 3 heures

Durée : 1 heure 10

CONTACT :

LA STRADA Cie
63 Avenue Pasteur
10000 TROYES
Tél : 03 25 75 25 91

06 81 79 06 42

E-mail : la-strada2@wanadoo.f

Contact diffusion

Sophie Charvet

sophiecharvet2@orange.fr

Port : 06 30 25 22 04

Tel : 09 80 40 09 94